

Jugement

*À Roger
et Marie-Thérèse Bodart*

La fourmi trembla : il faisait froid dans la cave noire. Par le soupirail hanté de toiles d'araignées humides, une lune très pâle entrait se reposer. Trois barriques de vin dormaient dans un coin sombre et, sur une étagère poussiéreuse, des fioles aux couleurs de mer profonde luisaient.

La porte, dans son renforcement triangulaire, fermait bien ; les poutres du plafond étaient solides et vieilles, et l'escalier qui menait à la porte était de pierre. Aucun moyen de s'échapper.

Alors, comme le vent entrait par le soupirail, un vent glacé malgré la saison, la fourmi éternua. Cela ne faisait pas beaucoup de bruit, mais les rats ont l'ouïe très développée et tous les trois, ils entendirent :

« Pourquoi éternues-tu, fourmi ? » demanda le rat botaniste, celui qui était le plus jeune.

La fourmi regarda ses gardiens : elle pensa que s'ils ne s'étaient tenus en rond, par la queue, elle aurait pu facilement s'échapper à cause de sa petite taille. Puis elle remarqua qu'on lui avait posé une question et elle répondit poliment :

« Parce que j'ai froid, Seigneur le Rat. »

Le rat savant, qui ne savait pas lire mais qui avait digéré tant de romans-feuilletons et de faits divers qu'il en était devenu célèbre, dit sévèrement :

« Pourquoi avez-vous froid, condamnée ? »

La fourmi le regarda curieusement : il portait des lunettes aux verres très sales, si bien que cela l'empêchait de voir et qu'il était obligé de les mettre sur son nez et de regarder par-dessus. La fourmi trouva très bête sa question et elle n'y répondit pas. Elle pensa seulement que cela ne valait pas la peine de manger tant de papier si l'on ne savait pas lire ce qui se trouvait dessus. Mais elle se garda bien de le dire et demanda :

« Pourquoi m'appellez-vous condamnée, Seigneur le Rat ? »

Le troisième rat, qui n'avait encore rien dit, réfléchit un temps et répondit de sa voix de rat magistrat :

« Parce que vous êtes notre prisonnière et que nous allons vous juger. Vous avez traversé notre territoire sans autorisation, ce qui n'est pas permis. Vous n'avez donc

jamais entendu parler de règlement, de lois enfreintes, de peines et d'amendes ? » La fourmi soupira. Elle ne comprenait vraiment pas ce qu'on lui voulait et elle se demanda cette fois avec inquiétude si les lois, les peines et les amendes étaient des animaux plus étranges encore que les rats. Elle conclut que, certainement, ils étaient ses ennemis, puisqu'ils étaient les amis des rats et elle se promit de mettre ses sœurs en garde contre eux, quand elle reviendrait dans son bon petit pays, sous la dalle de la cuisine. (C'était une dalle rouge, un peu fendue, on la reconnaissait tout de suite et on se fauflait vite en dessous.)

La fourmi s'ennuyait.

« Qu'allons-nous faire, maintenant, Seigneurs les Rats ? demanda-t-elle.

– Nous attendons le jour, dit le rat botaniste avec une pointe d'amertume.

– Pourquoi cela ? continua humblement la fourmi. – Parce que c'est alors que vous devez mourir, dit calmement le rat magistrat, en découvrant ses dents. C'est la peine capitale. »

La fourmi s'affola. Elle regarda vite encore une fois tout autour d'elle : la porte, l'escalier, le soupirail, les poutres et l'étagère ; l'étagère, les poutres, le soupirail et tout le reste. Puis elle attarda son regard sur l'étagère, sur les fioles aux couleurs de mer profonde. Il y avait des étiquettes sur les bouteilles, et des inscriptions sur ces étiquettes. Machinalement, la fourmi en lut quelques-unes :

« Mercurochrome... , éther sulfurique... , mort-aux-rats... »
Mort-aux-rats ?... La fourmi bénit sa mère qui lui avait appris à lire...

« Laissez-moi d'abord vous offrir quelque chose, Seigneurs les Rats, supplia-t-elle, un élixir merveilleux... , que je viens de découvrir dans votre cave. »

Et elle leur désigna la bouteille.

Le rat botaniste regarda le rat savant qui regarda le rat magistrat. Celui-ci regarda la porte bien fermée, l'escalier de pierre, le soupirail et la lune pâle, les poutres et l'étagère, et il alla grimper sur cette dernière pendant que les deux autres rats se serraient de chaque côté de leur prisonnière.

La bouteille au liquide brillant fut bientôt apportée, le bouchon de liège attaqué, et la fourmi partie, sans que ses trois juges acharnés y prissent garde le moins du monde.

Le lendemain, la fourmi était sous la dalle rouge, un peu fêlée, de la cuisine. Au-dessus de sa tête, il y avait une table avec une grande nappe jaune. Autour de la table, il y avait le maître, ses trois filles et la maîtresse qui déjeunaient.

« Ce matin, dans la cave, j'ai trouvé trois rats morts, disait le maître tout en mangeant. Tu sais, les trois rats qu'on avait si longtemps cherché à expédier ?... Ils étaient morts tous les trois avec la bouteille à côté d'eux, brisée... C'est cocasse, non, que les rats, apparemment, aient bu la bouteille de la mort-aux-rats !... »

– C'est la fourmi qui mange ta confiture qui a fait le coup ! » dit sa femme en riant.

Elle prit la fourmi sur le bout de son ongle, puis elle l'écrasa sous son pied.



Journal d'un chien

Le monde est tranquille. La cuisine est chaude et sent bon le ragoût, la sauce qui sèche, les pommes de terre frites et les pantoufles mortes... Ce soir, je suis heureux. La porte est bien fermée. Les petits du maître sont sous leurs poils, des poils étranges qu'ils retirent au matin ; et la maîtresse est fatiguée. il fait bon sous la table carrée ; les chaises sont familières.

De mon coussin déchiré, j'ai retiré mon manuscrit usé où, quand il me plaît, pendant la nuit, je note mes pensées. En aurais-je vraiment envie ? Il fait trop bon ici. Mais n'est-ce pas quand notre esprit est tout entier à la beauté du monde, que notre style est le plus en harmonie avec ce que nous pensons ?

Je me suis donc levé. Dans l'ombre propice, j'ai retiré papier, encre, plume, de ma paillasse. Hélas ! Pourquoi devoir cacher nos sentiments, notre besoin de penser à nous aussi, les chiens ? Un simple exemple pour expliquer : on

m'a donné, cet après-midi, un chiffon bleu pour m'amuser. Un chiffon si tristement bleu, que j'en aurais pleuré, si les enfants ne m'avaient regardé. Qu'ai-je fait, croyez-vous ? J'ai été lâche, comme tant de fois dans ma vie. Et, le cœur dégoûté de moi-même, j'ai joué rageusement avec le chiffon bleu, je l'ai déchiré partout, j'ai mangé sa loque dolente. Puis, soudain, j'ai laissé le reste sur le tapis. J'ai ri de moi-même. Quelle double lâcheté d'avoir passé ma rage sur ce pauvre chiffon ! Alors, je l'ai pris dans ma bouche et je l'ai porté aux enfants.

Je suis las de dissimuler ma vraie vie. Je suis las de faire tristement semblant, et d'agiter la queue au morceau de sucre qu'on me tend. Je suis las de dresser les oreilles au bruit du papier qu'on froisse et de faire rire le maître parce que je cours le derrière légèrement de côté avec des bonds de liberté. Mon maître se dit poète. Las ! Ses vers boiteux, ses vers branlants comme de vieux chats sans queue ni pattes, ses vers de feuilles en papier qui n'ont rien de l'odeur forte, âcre, pleine de sève qui bouge, des vraies feuilles des arbres ! Je ne le hais pas de m'avoir assujetti. Je le plains. J'essaie même de l'aimer. Mais comment faire ? Quand il sort, et que je bondis à l'odeur de la route chaude, pleine de traces d'animaux passés là, quand je renifle le vent rempli de senteurs fauves, quand la pluie tombée a lavé les feuilles crissantes, il marche et se tait. Pour cela, je l'admire. Je ne sais pas me taire. Quand je vois un chat, j'aboie, car son air faux m'enrage. Quand je rencontre

une chienne jaune, j'aboie, car son museau éclatant me fond le cœur de tendresse. Pourquoi suis-je si sensible ? Une pantoufle humble, noire, m'émeut. N'est-ce pas une vision du monde ? L'ombre d'un oiseau sur les feuilles me transperce l'âme. Peut-être est-ce l'estomac ?... Je ne sais pas très bien.

Je suis heureux ce soir, avec une pointe d'amertume cependant, car mon maître ne me comprend pas.

J'entends du bruit... La porte va s'ouvrir, le maître va entrer. J'avais tant de choses à jeter sur le papier ! Je rassemble mes feuillets humides encore, l'encre, la plume... Je les glisse sous la paillasse. Je vais faire semblant de dormir, sur mon coussin complice.

Je ne suis qu'un chien, qu'un chien.

« Viens boire, mon maître, ton verre de vin du soir ! »

Je ne suis plus qu'un chien. Un simple chien.